

NÉCROLOGIE...

Gustave LEFRANÇAIS

par

Lucien DESCAVES (1)

J'ai vu disparaître, la semaine dernière, un homme pour qui j'avais une affection profonde, filiale: Gustave Lefrançais, ancien membre de la *Commune*. Il est mort le 16 mai, jour anniversaire de la chute de la colonne Vendôme, dont il avait voté la démolition, et nous l'avons conduit au Père-Lachaise en même temps que s'y rendaient les groupes révolutionnaires en pèlerinage au *Mur des fédérés*. On eût dit qu'il y allait aussi, pour la dernière fois. Et, de fait, il y alla.

L'incinération accomplie, comme nous sortions, nous vîmes s'élever de la cheminée du four crématoire une tremblante fumée que la brise rabattit vers l'endroit où tombaient, il y a trente ans, les suprêmes défenseurs de la *Commune* vaincue. Si bien que la substance de notre pauvre ami, volatilisée, passait dans le cortège et saluait, elle aussi, les héros de 71.

C'était bien la fin qui convenait à cet homme simple, honnête, courageux et d'une indépendance farouche.

Le lendemain de sa mort, je parcourus les journaux, en quête de son ombre. Je la rencontrai dans deux ou trois à peine. En revanche; on apprenait aux lecteurs, avec force détails si pathétiques la défaite d'un coureur de vélodromes par un autre coureur, champion national. Et je m'attristai, en pensant que c'était pour les spectateurs de ce match ébouriffant que Lefrançais, autrefois, avait pris les armes et demandé justice. C'était pour qu'une foule indifférente, stupide, acclamât un blanc vainqueur d'un noir, un Jacquelin vainqueur d'un major Taylor, que le bon et sincère combattant à qui Eugène Pottier dédiait son *Internationale*, avait joint, il y a trente ans, l'action à cette parole ardente et virile, qui retentissait, comme un son de cloche, dans les réunions publiques de la fin de l'Empire!

Lefrançais, dans son obscurité, avait conscience de cette ingratitude; mais c'était une blessure qui saignait en dedans et, en souhaitant, dans son admirable testament, que, faute de pouvoir brûler son corps, on le portât à la fosse commune, où, dit notre ami, «*tous les miens m'ont déjà précédé, ainsi que les pauvres gens à la classe desquels je n'ai cessé d'appartenir*», Lefrançais pardonnait implicitement à la masse, dont il ne voulait pas quand même être séparé, l'oubli de ce qu'il avait fait pour elle.

Autre chose encore explique, sans l'excuser, le quasi silence des journaux sur sa mort.

Ceux de ma génération ne connaissaient pas Lefrançais et ceux de sa génération, en grand nombre, le méconnaissaient. Combien de fois je les ai entendus attribuer à une humeur aigrie, à un caractère difficile, la rareté de ses relations. J'avais bientôt compris, dans l'intimité de Lefrançais, l'inanité de ces

(1) Lucien DESCAVES (1861-1949), écrivain libertaire. (Note A.M.).

reproches. Tous les hommes qu'il méprisait méritaient son mépris. Les plus dignes, en apparence, avaient dans leur existence, dans leur passé de soi-disant démocrates, une tare certaine que le temps et la lâcheté universelle, complice du temps, avaient effacée, mais qui demeurait indélébile dans la mémoire de Lefrançais. Incapable d'une bassesse, d'une concession dégradante, d'une capitulation de principe, il lui était permis de juger sévèrement les palinodies, les fautes et les défaillances de ses anciens compagnons. La Commune à lui n'avait rien rapporté, ni fortune, ni fonctions, ni sinécures. Il en était sorti pauvre, comme il y était entré. Le devoir rempli, la besogne terminée, il avait pris le chemin de l'exil pour y continuer sa vie et non pour la refaire. Ayant été à la peine, il ne voulait pas être au déshonneur d'une récompense, d'un dédommagement quelconque, de la part d'un gouvernement qui ne réalisait aucun de ses désirs.

Cette déception, son testament encore l'a traduite, quand il dit: «*Je meurs en professant le plus profond mépris pour tous les partis politiques, fussent-ils socialistes, n'ayant jamais considéré ces partis que comme des groupements de simples niais dirigés par d'éhontés ambitieux, sans scrupules ni vergogne*».

On conviendra qu'une pareille déclaration n'était pas faite pour lui concilier des sympathies dont aussi bien il avait raison de ne se point soucier. Les hommes de ma génération, je le répète, ne savaient rien de Lefrançais, ignoraient jusqu'à son nom. Ce fut tant pis pour eux. Ils auraient reçu de cet homme excellent, qui était, dans ses amitiés, la droiture et la sécurité mêmes, des leçons impérissables. Personne ne possédait comme lui, outre un don de discernement incomparable, le sens de l'histoire contemporaine et du mouvement social. Il avait vu maints partis tour à tour au pouvoir et les confondait tous dans le même dégoût. C'était, appliquée au prolétariat, la fable éternelle de la mouche et du coche, dans un chemin montant, sablonneux, malaisé. Autour de l'attelage exténué, bourdonnent sans relâche les mouches politiciennes, piquant l'un, piquant l'autre, assises sur le timon, sur le nez du cocher, pensant à tout moment qu'elles font aller la machine.

Et quand, après bien du travail, le coche arrive au haut: - *Çà, disent-elles aux chevaux, payez-nous de nos peines !*

Lefrançais haïssait ces quémandeuses de pourboires. Il les avait éliminées non seulement de ses relations, mais encore de ses souvenirs, et, sauf des portraits de Delescluze, de Vermorel ou de Varlin, on ne voyait plus, à la fin, épinglées au mur de sa chambre, parmi les chers visages qui causaient avec son cœur, que les images de Bakounine, de Kropotkine ou de Reclus, qui parlaient à son intelligence passionnée d'harmonie et de justice le seul langage qu'elle comprît.

Lefrançais avait publié en 1886, dans le *Cri du Peuple*, sous ce titre: *Souvenirs d'un révolutionnaire*, une belle autobiographie pour laquelle il chercha ensuite, jusqu'à sa mort, un éditeur. Cet éditeur, nous devons le trouver.

Lefrançais a laissé la matière de son monument.

C'est à nous maintenant qu'il appartient de l'ériger. Nous n'y manquerons pas. L'exemple de cette vie remplie et dévouée est à répandre, et nous ne pouvons mieux honorer la mémoire de Lefrançais qu'en multipliant les dépositaires de sa pensée et les continuateurs de son action.
